

SÉVERINE
AUFFRET

Une histoire du

FÉMINISME

de l'Antiquité grecque
à nos jours

Une histoire du féminisme
de l'Antiquité grecque
à nos jours

Séverine Auffret

Une histoire du féminisme de l'Antiquité grecque à nos jours

Préface de Michel Onfray

ISBN : 979-10-329-0112-0
Dépôt légal : 2018, février
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2018
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

SOMMAIRE

Préface de Michel Onfray. La femme est l'avenir de la femme.....	11
Genèse	21

ARCHÉOLOGIE ET PROBLÉMATIQUES DES IDÉES FÉMINISTES

I

ARCHÉOLOGIE

Euripide et l'archéologie	33
Sapphô et ses filles. Quelques « realia »	45
Femmes, mythe et comédie en Grèce antique.....	61
Spéculum philosophique. La femme, les femmes et le féminin chez Platon et Aristote.....	81
Maîtresses romaines	99
Traces d'idées féministes en marge : du judaïsme, du christianisme primitif et de l'islam	107
En marge des polythéismes d'Orient et des autres civilisations mondiales.....	139
Sous le christianisme clérical : les « agents de Satan »	179
Poètes, saintes et savantes : une « fraternité ontolo- gique »	197

Des subversives : fées, magiciennes, guerrières et hérétiques	213
--	-----

II PROBLÉMATIQUES DE LA RENAISSANCE EUROPÉENNE À LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

Introduction.....	235
Grief des dames au vent d'autan	241
Contre-Réformes : des sorcières en procès.....	255
L'école des filles	269
L'amitié compliquée	281
Des couples mystiques	287
Des femmes et des philosophes	303
La nonne défroquée de Semur.....	319
Liberté des libertines ?.....	331
Le « respect des femmes »	347
Des révolutionnaires, ou le carré perdant	355

DES RÉVOLUTIONS ANTIMONARCHIQUES À NOS JOURS

III LE FÉMINISME HISTORIQUE : DES RÉVOLUTIONS ANTIMONARCHIQUES À 1968

Introduction.....	375
Pendules à l'heure	377
Dans les révolutions.....	383
Théories. Économie des richesses et économies libidinales	393

Fracas de femmes. Figures féminines de fiction.....	411
Une rupture de famille. Des utopistes, des initiées, des suffragistes	425
La classe ouvrière et l'Internationale. Une « atopique », des anarchistes et des communistes	441
Les rosettes de la Grande Séverine.....	459
Obscures lumières de la psychanalyse et du surréalisme	471
Les nausées du <i>Deuxième Sexe</i> , ou les malheurs de la Transcendance	485

IV

HISTOIRE DU FÉMINISME DANS LE MONDE À PARTIR DE 1968

1968 : la révolte contre le Père, ou poissons sans bicyclettes.....	503
1970 : années MLF	519
Clivages : universalistes et différentialistes	531
Lesbiennes radicales : le retour de Sapphô ?	543
Des femmes et des mots	557
Problématiques récentes : voyage partial dans les nouveaux féminismes.....	571
L'Internationale féministe	597
CONCLUSION. Pour un existentialisme culturaliste de la différence sexuée : un féminisme affirmatif et hospitalier	
Notes	623
Bibliographie.....	659
Remerciements.....	695

PRÉFACE

LA FEMME EST L'AVENIR DE LA FEMME

Soyez résolues de ne servir plus et vous voilà libres.
Pour Catherine Dehée

Simone de Beauvoir, rappelons-le, n'était pas féministe. Du moins quand elle écrit et publie *Le Deuxième Sexe*, un livre que beaucoup citent sans jamais l'avoir lu. Il suffirait pourtant de ne pas aller bien loin dans ce fort volume de presque 1 000 pages, car voici les cinq premières lignes de ce livre : « J'ai longtemps hésité à écrire un livre sur la femme. Le sujet est irritant, surtout pour les femmes ; et il n'est pas neuf. La querelle du féminisme a fait couler assez d'encre, à présent elle est à peu près close : n'en parlons plus »...

Que nous disent ces lignes ? Que Beauvoir n'écrit pas *les* femmes mais *la* femme. Une poignée de féministes mondaines lui reprocherait aujourd'hui d'essentialiser – elle serait conduite au bûcher comme misogyne et phallocrate... Elle estime ensuite que ce sujet est irritant et pas neuf ; que la « querelle du féminisme » est dépassée ; que le débat est clos... On s'acharnerait alors sur ses restes à coups de pied...

D'autant qu'elle aggrave son cas en écrivant plus loin, concernant « les arguments des féministes : bien souvent le souci polémique leur ôte toute valeur ». Quand il y a querelle, on ne raisonne pas bien, ajoute-t-elle. Et elle a raison,

elle qui, avec Sartre, sur tant de sujets, a si souvent cherché querelle à ses interlocuteurs...

Elle en rajoute : « Nous ne sommes plus comme nos aînées des combattantes ; en gros nous avons gagné la partie. » Pour sa génération, dit-elle, la féminité n'a jamais été éprouvée « comme une gêne ou un obstacle »... Beauvoir machiste ? Non, Beauvoir qui imagine qu'être une femme, pleinement femme, vraiment femme, puissamment femme suffit et qu'il n'est pas besoin de féminisme. La femme est un homme comme les autres : l'existentialisme est sa vérité, pas le féminisme.

Beauvoir se demande si la femme existe, si même les femmes existent. Quelle relation entretiennent la femelle, un genre anatomique et physiologique, et la femme ? Il n'y a pas de féminin, nous dit-elle, mais il y a des femmes – autrement dit : pas d'essence mais des existences. Où l'on retrouve l'existentialiste pour laquelle l'existence précède l'essence.

Toutefois, la philosophe convient qu'il existe une différence des sexes et il faudrait être singulièrement mentalement dérangé pour le nier – mais ce genre de dérangement existe, il prolifère même... Elle écrit : « Il est clair qu'aucune femme ne peut prétendre sans mauvaise foi se situer par-delà son sexe » – il existe des femmes de mauvaise foi. Et elles écrivent même des livres de mauvaise foi.

Beauvoir pose la question : « Qu'est-ce qu'une femme ? » Elle y répond plus loin : « elles sont femmes par leur structure physiologique » – c'est écrit page 18 de l'édition originale... Faut-il brûler Simone de Beauvoir pour avoir énoncé une telle évidence ? Sûrement pas, d'autant que ça n'est pas mon genre d'inviter aux autodafés. Il ne faut pas la brûler : *il faut la lire...*

Quand on ne l'a pas lue, on connaît son « On ne naît pas femme, on le devient », une phrase qui permet les interprétations les plus fantaisistes. D'aucuns n'en lisent que la moitié : « On ne naît pas femme », point, à la ligne. Ils oublient l'autre moitié : « on le devient ». Et comment le devient-on ? Non pas en voulant l'être, mais en étant ce qui nous veut.

À quoi bon, sinon, les longs développements qui, sous la rubrique « Destin », s'attardent sur le corps sexuel et sexué des femmes, sur leur anatomie : les ovaires, le vagin, les ovules, les règles, qui sont le moment où « le corps de la femme laisse l'espèce s'installer en elle », la gestation, l'accouchement, l'allaitement, la biologie, les hormones, le soma, la ménopause, l'avènement ensuite d'un « troisième sexe ».

Si ce destin n'est pas rien, il n'est pas tout. Or le néo-féminisme contemporain estime qu'il n'est rien... Et qu'il est si peu rien... qu'il faut s'en défaire en tout ! Or, ce dont on souhaite se défaire, il faut bien qu'on l'ait...

Beauvoir articule ce Destin à l'Histoire. C'est le sens de l'existentialisme qui affirme que l'existence des femmes précède leur essence. Mais cette existence est une biologie dont il faut faire un antidestin. Il faut se vouloir femme contre son destin naturel. Mais c'est femme qu'il faut se vouloir et non postfemme ou non-femme.

Beauvoir examine l'histoire de toute l'humanité sous toutes les latitudes et dans tous les temps. Or, dans *Le Deuxième Sexe*, elle effectue un travestissement autobiographique selon le principe clairement exprimé par Nietzsche dans *Le Gai Savoir* qu'une pensée est toujours l'autobiographie de son auteur : haine de la procréation, monstruosité de l'apparition des seins, odeur de marécage des règles, arraisonement de l'enfant à la contingence, angoisse de la pénétration, assimilation de l'acte sexuel à la perforation, peur d'être violée, contingentement de la sexualité à l'onanisme, mépris du maquillage, Beauvoir nous raconte son mépris du corps et de la chair – un mépris très chrétien...

Sa rencontre sexuelle avec Nelson Algren lui fera découvrir le plaisir sexuel dont il semblait qu'elle en ignorait l'existence. Sa correspondance amoureuse avec l'écrivain montre l'auteur du *Deuxième Sexe* désireuse de reprendre ses chaussettes, utilisant de ridicules petits mots doux, etc.

On découvrira plus tard que la vérité existentielle de Simone de Beauvoir était l'homosexualité...

Toute grande fresque historique et philosophique effectuée par un auteur est donc sa confession autobiographique. Avec cet ouvrage, Séverine Auffret n'échappe pas à la règle. Mariée avec un délicieux chirurgien libanais qui était mon ami et qui est aujourd'hui hélas disparu, mère de deux filles, grand-mère comblée, philosophe, arabisante ayant vécu au Moyen-Orient, elle propose sa lecture de la question des femmes dans cette monumentale œuvre qui manquait.

À l'heure où des femmes se réclament du féminisme pour justifier le port du voile islamique – qui est clairement signe de soumission au régime patriarcal –, pour légitimer la prostitution – qui est objectivation du corps des femmes transformées en marchandises à louer pour des jouissances égocentriques –, pour justifier la gestation pour autrui – qui est une servitude assimilable à la location de son vagin aux fins de relations sexuelles –, pour abolir la différence naturelle des sexes au profit de la construction d'une chimère inaugurale du règne du transhumanisme libertarien, il nous fallait cette somme pour comprendre comment on en est arrivé là.

Séverine Auffret fait dérouler devant nos yeux l'immense fresque de la geste des femmes : ce qu'elles ont été, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles ont dit, ce qu'elles ont écrit, ce qu'elles ont enduré, ce qu'elles ont combattu sous tous les cieux, dans tous les temps, de la Grèce hellénistique à aujourd'hui. Il s'agit là d'une *encyclopédie des idées féminines* – disons d'Ève à Séverine Auffret, en passant par quelques parentes, dont Jeanne d'Arc...

C'est évidemment une somme considérable et exhaustive qui constitue un document de travail et de réflexion en faveur d'un féminisme nouveau. Le travail archéologique de Séverine Auffret se double en effet d'une invitation à n'en pas rester là et à écrire la page suivante, puis le chapitre d'après.

D'abord, et pour ce faire, il faut examiner le cas Beauvoir. Séverine Auffret raconte sa visite à l'auteur du *Deuxième Sexe*, en 1965, alors qu'elle était jeune étudiante ; elle loue la disponibilité et la générosité d'une femme qui reçoit une jeune fille, lit son texte et le lui rend annoté dans la perspective de l'éditer.

Ensuite, Séverine Auffret examine ses thèses parce que c'est à partir de Simone de Beauvoir, que le féminisme a faite, mais qui n'a pas fait le féminisme (Séverine Auffret raconte fort à propos que, féministe, elle ne l'était pas au moment du *Deuxième Sexe* mais qu'elle l'est devenue... vingt ans après), qu'il faut reprendre les choses.

Pour Séverine Auffret, Beauvoir eut une vie féministe, parce que libre et affranchie des préjugés, mais ne fut pas féministe. Il suffit de lire en effet, je viens de le dire, les attaques qu'elle réserve systématiquement au féminisme en disant qu'il est passé de mode... La question des femmes se trouverait chez elle résolue par la révolution socialiste, qui abolirait l'inégalité sexuelle et réaliserait l'égalité parfaite. Son souci est donc moins féministe que marxiste.

Si *Le Deuxième Sexe* n'est pas un livre féministe, qu'est-il ? Un livre sartrien... Or Sartre fut loin d'être féministe ! Entre deux parties fines avec leurs amours contingentes, son amour nécessaire l'a en effet invitée un jour à écrire sur les femmes, parce qu'elle est femme, et, qu'on me permette un trait d'humour, je ne dirai pas : parce qu'elle est femme elle y consent – mais elle y consent...

Le livre est un succès de librairie ; il l'a faite. Elle n'est pas née femme de lettres, elle le devient, et ce de manière internationale. Mais sous le signe du scandale, de l'opprobre, de l'insulte, du mépris, de la haine, de la calomnie – les puritanismes chrétiens et marxistes, catholiques et communistes, bourgeois et prolétariens chantent à l'unisson...

Séverine Auffret résume l'ouvrage : négation de l'existence d'une nature féminine ; affirmation que le féminin est une construction historique ; construction des femmes par l'Autre qui est l'homme – elle est d'abord pour autrui ; la relation entre les hommes et les femmes relève donc de la lutte entre maîtres et esclaves ; interrogation sans réponse sur le fait que c'est toujours l'homme qui sort vainqueur du combat : pourquoi ? dit-elle sans donner la réponse ; arraisonement du corps masculin dans l'actif et la transcendance et du corps féminin dans le passif et l'immanence.

Séverine Auffret apporte la réponse simple et juste à la question simple que Beauvoir ne résout pas – ce qui est normal, car, sinon, sa thèse s'effondrerait : s'il y a domination masculine à l'issue du combat qui oppose les hommes, actifs (!), et les femmes, passives (!), c'est tout simplement à cause de la force physique naturelle des hommes. C'est donc la nature qui constitue la différence des sexes et fonde l'inégalité qui s'installe, et non la culture. Donc : on naît femme, on ne le devient pas... Cette réponse n'entre pas dans les présupposés idéologiques de l'existentialisme – voilà pourquoi Beauvoir est muette.

De même, si l'homme fait de la femme son Autre, et non pas d'un autre homme, pour quelles raisons ? Sinon, toujours la même réponse, parce qu'il existe déjà naturellement une différence sexuelle et sexuée. Deuxième occasion, donc, de redire : on naît femme, on ne le devient pas...

Beauvoir aborde ensuite la question de l'Histoire – dans les catégories sartriennes héritées de Hegel. Le cours de Kojève n'est pas loin... L'Histoire triomphe de l'Esprit en accordant la supériorité à celui qui donne la mort, l'homme, et non à celle qui donne la vie, la femme ; dès lors, puisqu'il en va ainsi du cours de l'Histoire, il faut bien que la femme plie le genou devant cette nécessité : il le faut pour que la Raison l'emporte sur l'Instinct, la Transcendance sur l'Immanence, la Technique sur la Magie... On reste confondu devant pareil féminisme !

Beauvoir postule que la femme est du côté de la passivité, de l'immanence, de la vie, de l'instinct, pendant que l'homme serait, lui, du côté de l'activité, de la transcendance, de la mort, de la raison ! On ne peut mieux réinjecter les lieux communs phalocrates dans une analyse qu'on présente comme féministe.

Si la femme veut obtenir une égalité avec l'homme, il lui faudra donc se nier en tant que telle, tuer la nature en elle, afin de se faire activité, transcendance, mort et raison. C'est en devenant un homme que la femme parviendra à l'égalité avec les hommes.

Pour ce faire, il faut donc en finir avec ce qui constitue la spécificité féminine : la maternité. Il faut détruire tout ce qui témoigne d'un asservissement du corps féminin à la nature : engendrer, accoucher, allaiter, se reproduire, assurer la vie et la survie de l'espèce.

Beauvoir détruit ensuite : la lesbienne (qu'elle fut avec ses élèves, ce qui lui valut d'être radiée par Vichy – ce qu'elle fit passer pour faits de résistance...), l'amoureuse (qu'elle fut au moins avec Nelson Algren, mais aussi avec Bost ou Lanzmann...), la mystique (qu'elle fut dans sa jeunesse et assez longtemps...), la mère (qu'elle fut en adoptant une partenaire sexuelle...).

Séverine Auffret pointe avec justesse combien la misogynie imprègne *Le Deuxième Sexe* ; elle voit bien que la compagne de Sartre essentialise les femmes ; qu'elle renvoie « les femmes » à leurs incapacités, à leurs « handicaps », à leurs impasses et à leur culpabilité – chose jusque-là rigoureusement absente dans le féminisme. Simone de Beauvoir semble donner raison à cette prière des hommes juifs qui remercient Dieu tous les jours de les avoir « faits hommes » !

Il existe donc un *mythe* du *Deuxième Sexe*... Ce livre n'est pas ce que l'on dit qu'il est. Il ne dit d'ailleurs pas non plus ce que l'on dit qu'il dit. Et l'on dit rarement ce qu'il dit – ce que fait ici Séverine Auffret.

Mais pourquoi et comment ce mythe s'est-il constitué ? Notre auteur avance quelques explications : un effet de mode dans un après-guerre en quête de sens ; une passion pour le mode de vie « noceur et frénétique » de Saint-Germain-des-Prés ; une attraction pour Sartre, devenu icône de la pensée, et le couple libre qu'il fait avec Beauvoir dans un Paris de carte postale photographié par Doisneau ; une fascination pour le succès obtenu aux États-Unis, le pays devenu l'arbitre des élégances depuis la Libération. Mais aussi : la révolution radicale qu'il y a à nommer les choses du corps, du sexe, de l'anatomie, de la sexualité par leur nom (clitoris, vagin, vulve, lesbienne) en dehors de publications spécialisées ; la mise au centre de la réflexion de la question du corps, ce qui reste

en ces temps nihilistes d'après guerre. Qu'on me permette d'ajouter : l'invention d'une philosophie qui parle aux femmes et aux hommes de leur quotidien – la puberté et l'adolescence, le mariage et la procréation, la sexualité conjugale et les échappées adultères, etc.

Séverine Auffret fait du *Deuxième Sexe* un moment de rupture dans l'histoire des idées féministes. Elle a amplement raison. Ce livre ouvre la suite : Mai 68 et le MLF des années 1970, le clivage entre universalistes et différentialistes, la radicalité lesbienne, la question de la parité, la légalisation de la contraception et de l'avortement, le devenir technique de la maternité avec ce que permettent les biotechnologies, la question de la prostitution, celle de la pornographie, le statut des femmes dans les banlieues. Autrement dit : notre temps, notre époque.

Sur la question du genre, Séverine Auffret remarque avec raison qu'à l'heure où le féminin a marqué des points, cette théorie qui vise à l'effacer semble bien paradoxale. Se définir comme homme ou femme, se dire hétérosexuel passent désormais pour des signes d'étroitesse d'esprit, voire pour le signe d'une « collusion politico-policière avec un système oppresseur » ! Comme si, pour en finir avec la guerre des sexes, il fallait en exterminer l'un des deux au lieu d'envisager les conditions de la paix.

Ce gros livre se termine avec un genre de manifeste pour « Un existentialisme culturaliste de la différence sexuée », sous-titré « Un féminisme affirmatif et hospitalier ». C'est donc la proposition d'avenir de notre philosophe. Quelle est-elle ?

Elle récuse deux extrémités qui sont deux extrémismes : un essentialisme pur qui arraisonnerait chaque sexe à son monde de façon introvertie – les hommes viendraient de Mars et les femmes de Vénus ! Et le culturalisme : il n'y aurait ni hommes ni femmes, juste des constructions culturelles. D'une part : le tout nature, d'autre part, le tout culture. Ici, le triomphe des hormones qui plaît tant à la droite, là, la toute-puissance de l'Idée qui ravit la crèche de gauche.

Retenons cette vérité de La Palice que nous naissons homme ou femme d'une façon anatomiquement visible et, sauf cas cliniques, irréfutable. Cette différence, nous dit Séverine Auffret, n'est pas de nature mais de naissance.

Son féminisme passe par un égalitarisme joyeux, jubilatoire, hédoniste et, disons-le en un seul mot : libertaire – soucieux des libertés, de toutes les libertés. Il s'agit de bâtir un monde où la résolution de la tension ne passe pas par la destruction de l'une des deux forces ou l'asservissement de l'une des deux, mais par ce qui permet l'harmonie dans le contrepoint. Une variation sur le thème d'un androgyne réconcilié avec sa moitié retrouvée – quels qu'en soient le sexe, le genre, la couleur, l'âge, la religion, le statut social, etc. Pour des corps vraiment glorieux.

Michel Onfray

